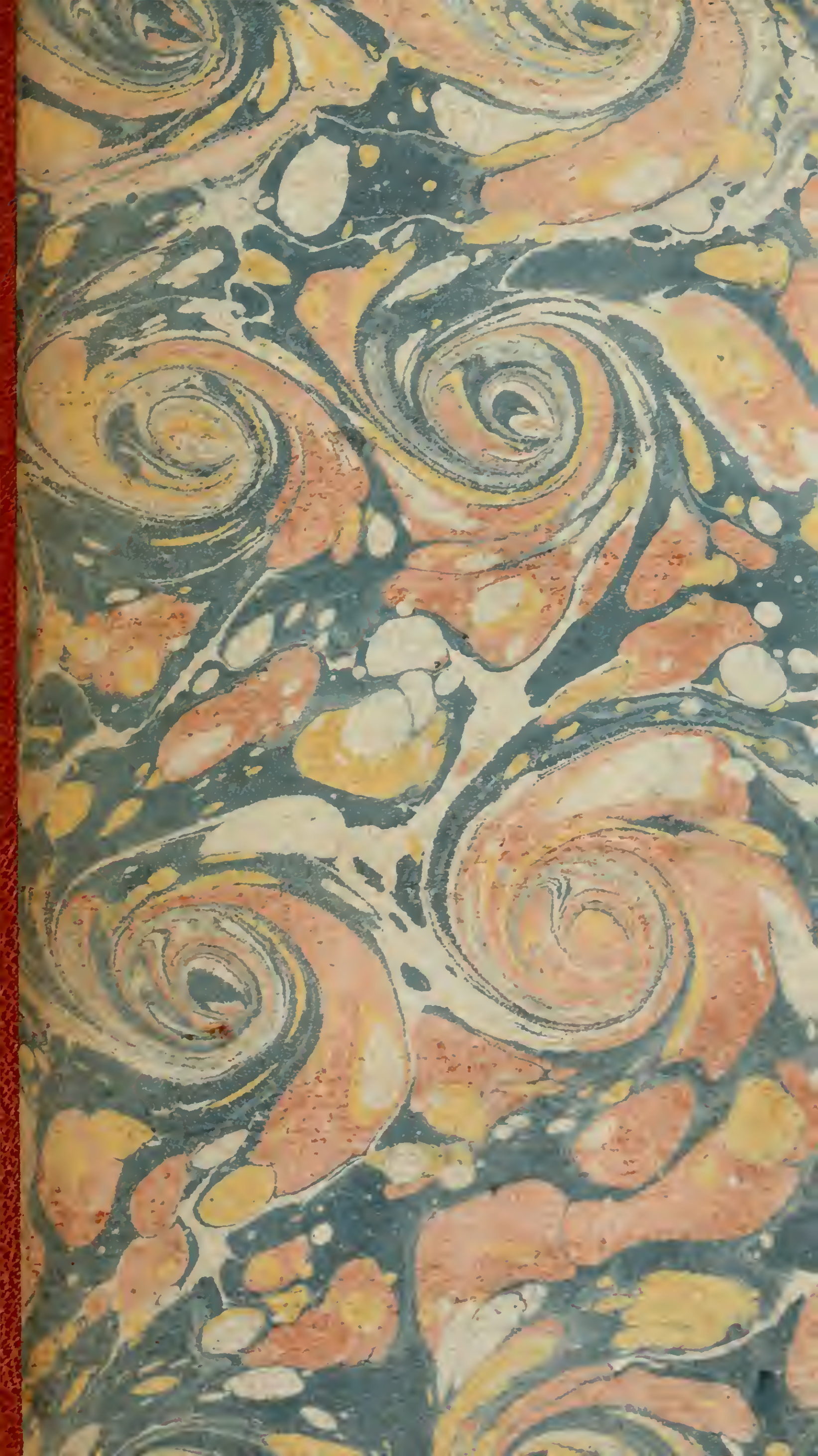




No 185



LETTRES

SUR LA

NOUVELLE HELOISE

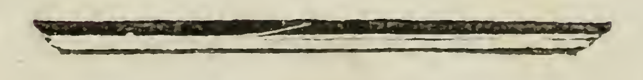
OU ALOISIA;

DE

JEAN JACQUES ROUSSEAU;

Citoyen de Genève.





MDCCLXI.



LETTRES A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Qui pourrais-je adreſſer mes doutes qu'à vous, Monſieur, qui avez encor illuſtré par votre génie une Nation que les Corneille & les Racine avaient renduë la première de l'Europe ?

Je ne ſais plus de quels termes il faut ſe ſervir. Si je compare le langage des plus orgueilleux écrivains de notre ſiècle à celui des bons auteurs du ſiècle de Louïs quatorze ou au vôtre ; je n'y trouve rien qui ſe reſſemble. Je veux bien croire qu'on a aujourd'hui plus de goût, plus de talent, plus de lumiéres que du temps des Paſcal, des Racine & des Boileau. Concevez donc ma juſte afliction de ne pouvoir entendre les nouveaux génies qu'il faut admirer. Je viens de parcourir une Brochure, où les choſes dont l'auteur rend compte, ſont *au parfait* ; j'ai crû d'abord qu'il voulait parler de quelques *verbes*,

point du tout, c'eſt de peinture & de ſculpture. Une Princeſſe dans un Roman *eſt bien éduquée*: cela veut dire, qu'elle a reçu une éducation digne d'elle, qu'elle eſt bien élevée; on y voit * une *pitié tendre à tous les maux d'autrui.* Une *oiſiveté qui engendre des jeux*; des yeux qui deviennent *fixés en terre*; une héroine de Roman *affectée de pitié*; & qui *éleve à ſon amant ſes timides ſupplications.* Cette héroine *remplit des ſoins*, au lieu de remplir des devoirs, & de rendre des ſoins. *Son extrême amour eſt expoſé à des Tragédies.* Son teint fleuri *outrage* ſon amant. Cette pénitente avait une ſi affreuſe idée *du premier pas*, *qu'à peine voyait-elle au-delà nul intervale*, *juſqu'au dernier*; mais ſon amant y voyait la tendre *ſollicitude* de l'amour.

Auſſi-tôt Julie couvre ſes regards *d'un voile*, & met une *entrave à ſon cœur. Une faveur! ah c'eſt un tourment horrible!* lui dit ſon amant, *garde tes baiſers, ils ſont trop acres.*

Après l'acreté de ces baiſers, l'amant fait vingt lieuës en trois jours; mais *chaque pas ſéparait ſon corps de ſon ame.* Daignerez-vous Monſieur, me dire en paſſant, comment ce corps & cette ame qui étaient ſéparés au premier pas, ſe ſéparèrent encore aux autres pas, & ſe retrouvèrent enſuite au dernier pas?

Quand le corps de l'amant a retrouvé ſon ame, il écrit à ſa maîtreſſe, que *les loix les plus*

* La nouvelle Héloiſe de Jean Jaques Rouſſeau.

plus ſévères ne peuvent leur impoſer d'autre peine, que le prix même de leur amour. Il eſt à croire que ſa maîtreſſe n'entendit rien à ce galimathias. Mais pour le payer en même monoie, elle lui mande qu'elle *cultive l'eſpérance*, & qu'*elle la voit flétrir tous les jours* ; l'autre lui répond, en renchériſſant, que *leurs ames épuiſées d'amour & de peine, ſe fondent, & coulent comme l'eau.*

Il peut être fort plaiſant de voir couler une ame, mais pour l'eau, c'eſt d'ordinaire quand elle eſt épuiſée qu'elle ne coule plus ; je m'en raporte à vous. Cependant, Monſieur, ces deux ames qui *coulent* ne peuvent *ſuffire à leur félicité infinie*. Nos deux amans qui coulaient ainſi, ſe parlèrent à l'oreille, mais Julie trembla qu'on ne cherchât du miſtère à cette *chuchetterie.*

Julie rentrée chez elle, écrivit une lettre tendre au chuchetteur ; „ *baiſe cette lettre, & ſaute de joie*, „ lui dit-elle. Ah ! *Tyran tu* veux en vain m'aſſervir ; *pardonne, ô mon doux ami, ces mouvements involontaires.*

Cependant le doux ami était *affamé de tranſports* & il attendait le moment *tardif* de voir ſa maîtreſſe avec une douloureuſe impatience. Pour apaiſer *cette faim, l'impatient ami* s'en alla loin d'elle, entendre de la muſique, non pas de la muſique Françaiſe : car, dit-il, la *mélodie qui ne parle point, chante toujours mal ; & voici*, continue-t-il, *l'erreur des Français ſur les forces de la muſique ; ils ne peuvent avoir une melodie à eux, ſur une poëſie maniérée qui*

ne connût jamais la nature.

Mon doux ami, grand Philoſophe, qui connait la nature, & qui d'ailleurs eſt aſſez yvrogne, s'aviſa, étant yvre, de dire beaucoup d'ordures à ſa reſpectable maîtreſſe : celle-ci écouta patiemment cette mélodie Françaiſe qui n'était point manièrée; mais le lendemain elle lui en fit de doux reproches, en lui avouant qu'elle avait entendu ſouvent de *ces expreſſions là, en paſſant ſon chemin, mais que l'amour eſt le plus chaſte de tous les liens : que pour une femme qui aime, il n'y a point d'homme que ſon amant; & qu'un amant eſt un être bien plus ſublime* qu'un homme : Surquoi l'Auteur met en marge cette belle réfléxion morale; *ô Amour; ſi je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'eſt pas pour l'heure de la Jouiſſance.*

Notre Amant ayant enſuite rencontré un Pair d'Angleterre, en Suiſſe, cauſa avec lui juſqu'à l'heure du diner, & *fit apporter un Poulet.* La maîtreſſe ne manqua pas de parler auſſi à ce Pair : elle lui dit que *dans un moment où l'épreuve ſe prépare au-dehors, le ſage ſe portant partout avec lui, porte auſſi partout ſon bonheur*; cette legère ironie de la douce amie, ne pouvait, dit-il, facher le Pair, car quoiqu'elle ne fit pas grand cas de la *Philoſophie Parliere* (elle veut dire apparemment une Philoſophie qui n'eſt qu'en paroles.) Un honnête homme a *toûjours quelque honte de changer de maxime du ſoir au matin.*

Vous ſaurez, Monſieur, que le Pair d'Angleterre avait un ami, qui *n'était pas de ſon vol,*

vol, car il n'avait pas le *penſer mâle des ames fortes.* La douce amie qui avait le *penſer* plus mâle, fit préſent de quelques écus à ſon Amant le Philoſophe, qui avait auſſi le penſer fort mâle, mais qui était un pauvre homme du païs. Elle dit que *ſon doux ami n'en a ni paru humilié, ni prétendu en faire une affaire.*

Le doux ami ſe trouva bientôt à ſon aiſe: il reçut une bonne penſion du Pair d'Angleterre à qui il avait donné un Poulet; il s'en va, dit-il, faire figure à Paris; ce nôble Philoſophe va même dans un mauvais lieu, & il écrit à ſa maîtreſſe. *Pour ici où nulle affaire ne m'attache, je continuerai à vivre à ma manière.* Comme il eſt extrêmement amoureux de ſa Julie, il lui écrit de longues lettres, dans leſquelles il ne lui parle que de la bonne Compagnie de Paris. *Il faut dit-il changer de principe comme d'aſſemblée, modifier ſon Eſprit à chaque pas, & meſurer ſes maximes à la toiſe, quiter en entrant ſon ame, & en prendre une autre aux couleurs de la maiſon, comme un Laquais.*

Vous ſentez Mr., qu'on ne peut mieux connaître, ni peindre plus parfaitement les ſociétés de Paris, ni s'exprimer avec plus de délicateſſe. Il voit tout; il obſerve tout dans Paris, il ne parle que de ſes belles obſervations à ſa maîtreſſe, tant il eſt affamé de tranſports. *J'aſſignerai*, dit-il, *les différences à meſure que je parcourrai les autres païs, comme on décrit l'olivier ſur un ſaule, ou le palmier ſur un ſapin.*

 Re-

Remarquez ſurtout, Mr. que tout ce qu'il craint dans Paris, *c'eſt d'avoir contribué pour ſa part aux déſordres qu'il y remarque.* Il tremble de n'y être qu'un *Bourgeois*, parce qu'il a l'honneur d'être *Citoyen* de Genève; & il attend le moment où il pourra décrire en Angleterre, l'olivier ſur le ſaule, en ſoupirant de temps à autres pour les beaux yeux de ſa Julie : car il eſt bien ennuyé de voir des Français *qui ſont autant de Marionnettes clouées ſur la même planche.* La néceſſité d'avoir un caroſſe eſt ſur tout ce qui l'effraie; il prétend qu'un *caroſſe n'eſt pas tant pour ſe conduire que pour exiſter*; il ſe conduit pourtant quelquefois en carroſſe; mais il eſt très indigné de la manière *intrépide & curieuſe dont les femmes fixent les gens.* Il remarque ſurtout que *la gorge d'une femme n'eſt point à elle, qu'il a bien l'art de les obſerver, & que cet art n'eſt pas difficile*, *vis-à-vis* des femmes de Paris.

Dans ſes curieuſes obſervations, il trouve que les airs de notre muſique reſſemblent tout a fait *à la courſe d'une oye graſſe ou d'une vache qui galoppe.* Enfin il donne dans le *perſifflage de ſes amis.*

Voila, Mr. une pártie des expreſſions ſublimes qui m'ont frappé dans le premier & le ſecond volume de la nouvelle Héloiſe de Jean Jacques Rouſſeau, ouvrage dans lequel cet homme ſe met ſi noblement au deſſus des règles de la Langue, & des bienſéances : & daigne y marquer un profond mépris pour nôtre nation. C'eſt un ſervice qu'il nous rend puiſqu'il nous cor-

corrigera. Mais en attendant que nous lui en faſſions de très-humbles remerciments, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous dire dans ma première Lettre ce que c'eſt que ce Roman & vous verrez ſi le fonds eſt digne du ſtile.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec les ſentiments de la plus tendre vénération,

Vôtre très humble & très obéïſſant ſerviteur,

Le Marquis DE XIMENEZ.

20e. *Janvier* 1761.

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

QUi ne connait les avantures d'Héloiſe, & d'Abélard, qui ne ſait, que cette homme illuſtre balança toujours la réputation de St. Bernard, & quelque fois ſon crédit? Il eut un mérite très rare, des faibleſſes communes, des malheurs ſinguliers? Les amours, & les lettres d'Abélard & d'Héloiſe vivront éternellement.

Vivunt que commiſſi calores
Heloſiæ calamis puellæ.

La vérité ſurtout met le ſçeau de l'immortalité aux lettres touchantes que ces deux amants s'écrivirent. Elles ont été traduittes en vers & en proſe dans toutes les langues. Jean Jacques s'eſt mis à inventer cette ancienne hiſtoire ſous d'autres noms. Mais fâché qu'un homme auſſi bien fait & d'une figure auſſi agréable qu'on nous peint Abélard, eut perdu dans le cours de ſes amours le principal mérite de ſa figure, il a retranché de ſon Roman cette particularité de l'hiſtoire: & comme il eſt auſſi grand, auſſi noblement fait qu'Abélard; comme il eſt, ainſi que lui, l'objet des ſoupirs de toutes les Dames de Paris, il s'eſt fait le héros

ros de ſon Roman. Ce ſont les avantures & les opinions de Jean Jaques, qu'on lit dans la nouvelle Héloiſe, & que malheureuſement vous n'avez pas lües.

Pour annoblir les perſonnages ; & le lieu de la ſcène, Jean Jacques a choiſi pour ſon Théatre un petit païs ſujet d'un Canton Suiſſe. Le principal perſonnage eſt une eſpèce de valet Suiſſe, qui a un peu étudié, & qui enſeigne ce qu'il ſçait à une *Julie fille d'un Baron du païs de Vaud.* Vous ſavez qu'il n'y a rien de plus grand que ces Barons. Le petit valet, philoſophe Suiſſe, débite à Julie ſon écolière la morale d'Epictete & lui parle d'amour. Julie, en préſence de ſa couſine Claire, donne à ſon maître un baiſer très long & très *acre* dont il ſe plaint beaucoup, & le lendemain le maître fait un enfant à l'écolière. Les Dames pouraient croire que c'eſt-là la concluſion du Roman : mais voici, Monſieur, par quelle intrigue délicate, par quels événements merveilleux ce Roman Philoſophique dure encor cinq Tomes entiers après la concluſion.

Il y avait en Suiſſe un Pair d'Angleterre, qui vivait dans un village, pour ſe former & pour s'inſtruire. Mylord Edouard ayant entendu parler des *charmes*, *perfections*, & *commodités qu'en ſa voiſine on diſait être*, ne manqua pas de la demander en mariage à ſon père. Cet Anglais était fier, un peu dur, un peu yvrogne & croyait aimer la muſique Italienne, le tout en digne Pair de la Grande-Bretagne. Le valet Philoſophe était aſſez yvrogne auſſi, *My-*

lord

lord but du punch avec le valet, ils parlèrent de leur maîtreſſe : Mylord s'aperçut bien, tout yvre qu'il était, que le philoſophe Suiſſe avait les bonnes graces de l'héroine deſtinée à être Paireſſe d'Angleterre. Il y eut un démenti de donné. Le valet amoureux ſauta noblement à ſon épée, Mylord Edouard à la ſienne. Mais le bon génie de ces deux champions, ou plutôt le génie de l'auteur, les ſauva d'une mort inévitable, par une des avantures les plus ſurprenantes qu'on ait jamais lûes dans aucune hiſtoire écrite en Roman, ou dans aucun Roman écrit en hiſtoire.

Mylord Edouard en pouſſant ſa première botte, ſe donna une entorſe ; cet incident ingénieux, fit qu'on ne ſe battit point. Jean Jacques ſortit de la chambre, alla cuver ſon punch, & envoya enſuite un Cartel à Mylord, comme il ſe pratique entre gens de qualité, le priant civilement de ſe couper la gorge avec lui, quand il pourrait s'aider de ſon pied. La belle Julie effrayée, tremblante pour les jours du Précepteur dont elle était groſſe, ſachant qu'il n'y a rien de ſi commun que de voir des Précepteurs ſe battre contre des membres de la chambre haute en Suiſſe, étant informée de plus, que Mylord Edouard avait déja tué cinq ou ſix hommes en faiſant ſes études, écrivit auſſitôt une lettre raiſonnée à ſon tendre amant contre la mode des duels, & lui prouva que rien n'était plus lâche que de ſe battre contre un Pair d'Angleterre. Elle fit plus : comme elle était extrêmement prudente, très reſervée

dans

dans ſa conduite, & dans ſes paroles, pleine de pudeur, n'oſant s'avoüer à elle même ſon amour pour le Précepteur, elle prit le parti d'écrire à Mylord la lettre du monde la plus circonſpecte, par laquelle elle lui avoua, qu'elle était folle du Philoſophe, & lui fit entendre, qu'elle pourrait même dans quelque mois accoucher d'un enfant de ſa façon. C'était, comme on voit, dequoi déſarmer Mylord. Il demanda auſſitôt pardon au Précepteur devant tèmoins, & lui dit, „ *Jean Jacques, puiſque vous avez fait un enfant à Myledi, vous aurez à jamais l'amitié de tous les Pairs d'Angleterre, & particulièrement la mienne.* „ Le Parlement d'Angleterre ne fait pas l'amour autrement; il devint ſur le champ ſon confident, ſon ami intime, ils cauſèrent quatre heures enſemble de leurs amours, & ce fut après cet entretien que le Précepteur *fit aporter un poulet*, comme vous l'avez déja pu voir dans ma précédente lettre, où il n'était queſtion que de la nobleſſe du ſtile.

Milord, après avoir mangé le poulet, ne s'en tint pas là, il courut ſur le champ chez Mr. le Baron du païs de Vaud, à qui il avait demandé ſa fille en mariage, *& la lui demanda pour le Précepteur Jean Jacques.* Le Baron fut aſſez mal aviſé, & aſſez imprudent pour dire qu'on ſe moquait de lui, & que Jean Jacques quelquè grand Philoſophe qu'il put être, & quoiqu'il eut un père excellent garçon horloger qui avait porté un mois le mouſquet, n'était point pourtant fait pour épouſer la fille d'un Baron.

My-

Milord trouva la réponſe du Père très ridicule, & lui ſoutint qu'il n'y avait point de Baron en Suiſſe, qui ne dut être très honoré de donner ſa fille à un Philoſophe, qu'il ſçavait bien que Jean Jacques n'était qu'un Gueux, mais qu'il lui donnait la moitié de ſon bien en mariage, attendu qu'une fois en paſſant par Genève, il avait entendu parler ce grand homme *ſur l'égalité des conditions*, & prouver démonſtrativement, qu'un garçon horloger qui ſçait lire & écrire, eſt parfaitement égal aux Grands d'Eſpagne, aux Marechaux de France, aux Ducs & Pairs d'Angleterre, aux Princes de l'Empire, & aux Syndics de Genève.

Le Baron du païs de Vaud s'échauffa furieuſement à ce diſcours; & ſans un tiers ils allaient ſe battre; car Milord n'était pas ſi endurant avec les Barons qu'avec les Jean Jacques.

Dès que la belle Julie eut appris la manière gratieuſe dont ſon père avait reçu les agréables propoſitions de Milord, elle ne manqua pas d'aller remontrer à Mr. ſon père, tout le mérite du Philoſophe; elle lui fit voir combien ces gens là étaient au-deſſus des autres hommes, & à quel point ils étaient néceſſaires dans les familles, & ſurtout auprès des Demoiſelles qui veulent lire Plutarque & apprendre l'ortographe. Le père ennuié de toute cette Philoſophie, donna un énorme ſoufflet à la belle Julie, laquelle du coup tomba ſur une chaiſe de paille, meuble fort ordinaire dans

le

le païs de Vaud; elle ſe bleſſa en tombant; & fit quelque temps après un faux germe, ce qui priva malheureuſement la Suiſſe d'un petit Jean Jacques, qui en eut été les délices & l'admiration.

Cependant il faut avouer que le Baron quoiqu'il donnat des ſoufflets, était dans le fond un aſſez bon-homme. *Il fit danſer ſa fille ſur ſes genoux après l'avoir ſouffletée*, & il ne fut plus queſtion de Mr. le Précepteur.

Voila encor le Roman fini, à moins que Jean Jacques ne répare la perte du faux germe, & ne faſſe un ſecond enfant à ſa Suiſſeſſe. Mais un nouvel ordre de choſes ſe préſenta, pour exercer toutes les vertus de ce tendre Amant, & pour le rendre l'homme le plus accompli que nous ayons eu en Europe.

Il avait, comme nous l'avons dit, le cœur extrêmement haut, & n'était pas homme à recevoir des *Gages*, parceque ce mot de *Gage* pourrait détruire dans l'eſprit de ceux qui ne penſent point, l'idée de cette égalité parfaite que Dieu a miſe entre toutes les conditions. Jean Jacques ne reçut donc point de gages, mais une douzaine d'écus que lui donna ſa belle maîtreſſe; il daigna accepter auſſi quelques guinées de Mylord avec une petite penſion, moyennant quoi il alla briller à Paris dans le beau monde, de peur que Mr. le Baron ne le fit jetter en Suiſſe par les fenêtres de ſa chaumière, qu'il appellait chateau.

Dès qu'il fut à Paris, où il porta toujours dans ſon cœur l'image de ſa chère Julie; il vit

vit que la Philoſophie bien entendue admettait des conſolations, & auſſitôt il en alla chercher chez des filles de joye avec la meilleure compagnie de Paris, ſemblable à Dom-Quichotte, qui adorait Dulcinée du Toboſo dans les bras de Maritorne. Il inſtruiſit auſſitôt ſa belle Suiſſeſſe de cette petite infidelité, qui n'était au fond qu'un ſacrifice fait ſur un Autel étranger à la vraie Divinité qui régnait ſur ſon ame.

Quelque temps après cet événement, Jean Jacques eut la petite verole, mais il ne nous dit pas tout.

Suprimit orator, quod Ruſticus edit inepte.

Sa maîtreſſe ne prit pas tout à fait les mêmes remèdes contre l'amour, mais elle épouſa pour ſe dépiquer un gros Ruſſe naturaliſé dans le païs de Vaud, aſſez ſemblable au bon Suiſſe que Mde. la Ducheſſe Dumaine donna à Mdlle. * * * * *. Quand ce bon homme fut en poſſeſſion des charmes de la belle Julie; c'était bien la le cas pour Jean Jacques de chercher ſes conſolations ordinaires; mais il aima mieux faire le tour du monde avec l'Amiral Anſon. Il aſſiſta à la priſe du fameux vaiſſeau de Manille, & eut pour ſon droit de préſence une part très conſidérable du butin; nous ne ſavons pas ce que cet argent eſt devenu, mais il eſt à croire que Jean Jacques eſt aujourd'hui un des plus riches marins du Canton de Berne que nous ayons à Paris. C'eſt apparemment avec cet argent qu'il ſe fit faire un

bon

bon habit à son retour, acheta une chaise de poste pour aller rendre ses respects dans le païs de Vaud à Md. Julie & à Mr. le Russe son mari. Il s'appellait Volmar : c'était un homme de près de cinquante ans, encor assez frais, qui ne riait jamais, mais qui trouvait bon qu'on rit quelquefois, pourvû que ce ne fut pas de lui.

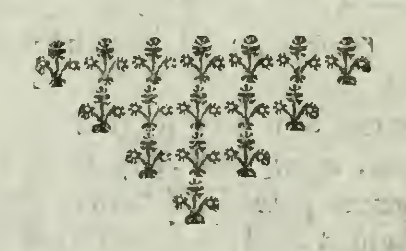
Mr. de Volmar le reçut à bras ouverts ; Mr. lui dit-il, comme vous avez été l'amant de ma femme, Je me flate que vous serez toujours son bon ami, & que vous voudrez bien être le mien : nous vivrons tous trois familiérement en bons Suisses avec nos parents comme si de rien n'était, & vous pouvez compter que cette petite vie sera le modèle de la philosophie & du bonheur.

Le voyageur fut tout étonné de trouver Mr. de Volmar si sçavant, mais Julie en personne discrette, avait avoué dans une soirée d'hyver à son mari, ne sachant que faire, quelle avait autrefois couché avec le Philosophe ; & elle toucha même quelque chose du faux germe. Son gros *Russe-Suisse* ne s'en embarrassa pas, *ayant peut-être en sa personne de quoi négliger ce point là.* Il aimait aussi à boire, comme Mylord & Jean Jacques ; & disait dans ses goguettes qu'il *était très content du tonneau quoiqu'un autre l'eut perçé* ; propos à la vérité qui ne sent pas l'homme elevé à la Cour ; mais très convenable à la noble simplicité du païs *dont il avait* (dit-il) *adopté les maximes.*

Jean Jacques vécut depuis fort unimentent entre

tre ſon ancien cocu & ſon ancienne maîtreſſe. Il entra dans tous les détails des ſoins domeſtiques. Il avoüe qu'à la vérité Madame était un peu gourmande : mais auſſi elle ne prenait jamais *du caffé*, *ou le caffé* que dans ſon entreſol. Enfin la belle Julie devint dévote, & mourut enſuite Calviniſte trouvant notre réligion très ridicule, & très vénale.

Toutes ces grandes avantures ſont ornées de magnifiques lieux communs ſur la vertu. Jamais catin ne précha plus, & jamais valet ſuborneur de filles ne fut plus philoſophe. Jean Jacques a trouvé l'heureux ſecret de mettre dans ce beau Roman de ſix Tomes, trois à quatre pages de faits, & environ mille de diſcours moraux. Ce n'eſt ni Télémaque, ni la Princeſſe de Clèves, ni Zayde : c'eſt JEAN JACQUES tout pur.



TROISIEME LETTRE.

MONSIEUR,

EN parcourant le Roman de Jean Jacques, nous avons bien vû qu'il n'avait nulle intention de faire un Roman. Ce genre d'ouvrage, quelque frivole qu'il ſoit, demande du génie, & ſurtout l'art de préparer les événements, de les enchaîner les uns aux autres, de nouer une intrigue, & de la dénouer. Jean Jacques a voulu ſeulement ſous le titre de la nouvelle Héloiſe, inſtruire notre Nation, & la célèbrer pour le prix des bontés qu'il a toujours reçues d'elle.

Ses inſtructions ſont admirables. Il nous propoſe d'abord de nous tuer; & il prétend, que St. Auguſtin eſt le premier qui ait jamais imaginé qu'il n'était pas bien de ſe donner la mort. Dès qu'on s'ennuie, ſelon lui, il faut mourir. Mais, Maître Jean Jacques, c'eſt bien pis quand on ennuie! Que faut-il faire alors? Réponds moi.

Si on t'en croyait, tout le petit peuple de Paris prendrait vîte congé de ce monde: ce n'eſt que dans le païs de Vaud qu'on doit avoir envie de vivre & de rire; mais à Paris, le riche, dit-il, *arrache un reſte de pain noir à l'opprimé qu'il feint de plaindre en public.*

Il eſt étrange, Monſieur, que Jean Jacques ne ſache pas que perſonne ne mange de pain bis à Paris, qu'il y eſt inconnu; & qu'il s'en faut beaucoup que Mr. Volmar, & ſon Baron, & ſa Julie ayent mangé du pain auſſi blanc qu'en mange le dernier des pauvres de Paris. C'eſt une des choſes qui étonne le plus les étrangers dans notre vaſte & opulente Ville. Le bon petit homme nous parle des cinquiémes étages : il y a été ſouvent; il dit, que c'eſt-là qu'on apprend à connaître les véritables mœurs de la Ville; qu'il y retourne donc, & il verra ſi l'on y mange du pain noir comme il nous le reproche.

Il n'eſt pas plus content de nos hôtels, & de ce qui s'y paſſe, que des réduits des artiſans. *De quelque ſens*, dit-il, *qu'on enviſage les choſes, tout n'eſt ici que jargon; l'honnête homme d'ici n'eſt point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choſes.* Ah! mon doux ami, crois au moins que ceux qui ont donné le couvert, le vêtement, la nourriture à un Seigneur étranger venu de Genève, penſaient au moins faire une bonne action.

Si tu mépriſes ſi fort les grands, & les petits: un Seigneur d'une figure auſſi diſtinguée que la tienne; un homme couru de toutes les belles, devrait au moins épargner nos Dames. Non; elle ne ſont pas ſi maigres ni ſi tannées que tu le dis. Les Dames du païs de Vaud leur ſont infiniment ſupérieures; nous le ſavons; mais il reſte encore quelques graces à nos Pariſiennes. Tes beaux yeux n'ont pas tourné

ſur elles de favorables regards. Quoi ! illuſtre amant de Julie : tu leur trouves le *maintien ſoldateſque & le ton grenadier*, *depuis le ſauxbourg St. Germain*, *juſqu'aux halles.* O vous charmantes & reſpectables beautés ! qui peut-être portez dans vos cœurs les ſentiments les plus tendres, mais qui portez ſur vos viſages enchanteurs les traits de la modeſtie ; vous dont la voix eſt auſſi douce que les regards de vos yeux ; vous ſeriez-vous attendues, que le plus brillant Seigneur que nous ayions jamais eu à Paris, ne trouverait dans vos *maigres* viſages, *que des faces de grenadiers?* Ah ! ſi quelque véritable grenadier apprenait ! . . . . mais non, il ne faut pas ſe fâcher contre Jean Jacques.

Que dis-je ! hélas ! on ne va ſe facher que trop : cachez-vous vîte, ou partez : pauvre malheureux ! Comment vous eſt-il échapé de dire qu'il y a vingt à parier contre un, *qu'un gentilhomme deſcend d'un fripon.* Ne ſçavez-vous pas qu'un Montmorency qui a l'honneur de vous loger eſt un aſſez bon gentilhomme ?

Nous avouons que votre père *qui porta un mois le mouſquet*, comme vous le dites, ſous le general Saconnay, allait de pair avec les Montmorency, les Soubize, les Bouillon, les Chatillon, les Choiſeul, les Tonnerre, les Beauvau &c. Mais plus on eſt grand, mon ami, & plus il faut être modeſte : ayant ſur tout quitté vôtre patrie où vous avez joué un ſi grand rôle, étant devenu ſi à la mode parmi nous, & nous faiſant l'honneur d'être

depuis si longtemps notre compatriotte: vous auriez-dû ne pas dire, *que la Noblesse d'Angleterre est la plus brave de l'Europe*; un gentilhomme tel que vous, doit sentir que c'est là un point bien délicat. Vous savez que le Roi a plus de Noblesse dans ses armées, que l'Angleterre n'a de soldats en Allemagne, je serais faché qu'il se trouvat quelque garde de sa Majesté, qui prit vos expressions à la lettre.

Si Jean Jacques attaque la Noblesse, il était de la prudence d'un Philosophe tel que lui, de ménager la Robe: mais il s'en va mal à propos attaquer un arrêt du Parlement de Paris. Il trouve mauvais qu'on ait cassé un mariage qui n'était point fait selon les loix. *Ce chaste nœud de la nature n'est soumis n'y au pouvoir souverain, n'y à l'autorité paternelle. Mais à la seule autorité du père commun qui sçait commander aux cœurs, & leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre à s'aimer.*

Telle est la décision de mon doux ami; cela peut mener loin. La fille d'un Duc & Pair, pourra quand elle voudra, épouser à l'âge de quinze ans, le fils du relieur des livres de Jean Jacques pour peu qu'il soit joli, & qu'il ait quelque teinture de Philosophie, attendu l'égalité parfaite que mon doux ami admet entre les relieurs de livres, & les Pairs de France. Et lui-même qui est orné des dons les plus séduisants de la nature, & dont le premier abord enchante, tournera la tête à quelque Princesse, & fera un mariage tel

que

que Mr. de Lauzun, ſans que le Roi puiſſe y trouver à redire. Car remarquez que Mr. de Lauzun était un homme de qualité; qu'un ſimple gentilhomme aproche de ce rang, qu'un Conſeiller ſe croit égal à un gentilhomme; qu'un Officier municipal ſe croit égal à un Conſeiller, qu'un Citoyen de Genève ſe croit égal à un Officier municipal, que par conſéquent il n'y a nulle différence entre Jean Jacques, & le Comte de Lauzun qui épouſa Mademoiſelle; qu'ainſi il eſt clair que mon doux ami épouſera une Princeſſe du ſang avant qu'il ſoit peu, & qu'il aura encor le plaiſir de faire les vers, & la muſique de l'Epitalame.



QUATRIEME LETTRE.

MONSIEUR,

JE frémis pour nôtre ami Jean Jacques, je tremble pour ſes jours. Il eſt vrai que le Clergé, la Nobleſſe, le Parlement, & les Dames même, n'on fait que rire de ſes injures & de ſes ſyſtêmes : heureuſement même pour lui, l'ennui que cauſent ſes ſix volumes, eſt ſi prodigieux, que bien des gens qui auraient remarqué ſes petites témérités, ont mieux aimé laiſſer là le livre, que de rechercher l'auteur : mais hier il arriva du ſcandale.

Jean Jacques paſſant dans la rüe près de l'Opéra, fut arrêté par cinq ou ſix virtuoſes de l'Orcheſtre qui le traitèrent un peu rudement ; il ſe ſauva dans une maiſon dont la porte était ouverte, & grimpa à un de ces cinquiémes étagés, où il dit qu'on apprend mieux qu'ailleurs à connaître les mœurs de la ville. Les violons montèrent après lui ; Jean Jacques ſe réfugia dans une chambre aſſez dérangée, où il trouva une Dame penchée négligemment ſur un canapé un peu déchiré.

C'était préciſément la même Dame, chez laquelle il s'était conſolé des tourments de l'abſence, & de chez qui il avait rapporté en Suiſſe les principes ſecrets de ce qu'il appelle la petite verole. La Dame éperdüe ſe jetta en-

entre lui & les aſſaillans. Eh mon Dieu! leur dit-elle, Meſſieurs, pourquoi battez-vous ce magnifique Seigneur qui ſoupe chez moi quelquefois avec des officiers étrangers.

Ah! coquin, dit le premier violon, nous t'aprendrons ſi *l'ennuyeux & lamentable chant Français reſſemble au cri de la colique*, comme tu l'écris. --- *Vien-ça, vien-ça*, dit l'autre, *celui que tu appelles le bucheron va fraper ſur toi la meſure.* —— Va, va, *la vache qui galoppe* t'atrapera, diſait un troiſiéme. Un quatriéme s'écriait, *tu ne mangeras pas de l'oye graſſe.*

Pardon, Meſſieurs, dit mon doux ami, ſe jettant à genoux, je n'y retournerai plus, c'eſt une mépriſe de Suiſſe, je ſuis votre ſerviteur à tous; je fais moi-même de la muſique Françaiſe, j'en ai copié toute ma vie. „ *Tu en ès plus coupable*, „ repliqua un des violons, en lui donnant un coup d'archet des plus forts ſur le nez. La Dame jettait les hauts cris; „ *vous vous méprenez, Meſſieurs, c'eſt un* „ *Citoyen de Genève, vous dis-je.* » Les violons n'entendaient point raiſon, les coups d'archet pleuvaient; Jean Jacques fuïait dans tous les coins de la chambre; il ſe penchait à la fenêtre pour ne recevoir les coups, que ſur ſon derrière. En ſe penchant, il aperçût un grand homme vétu de noir, ſec, décharné, la face allongée, le nez pointu, le corps plié en deux, monté ſur deux bâtons de cire noire, qu'on appellait ſes jambes, une main dans la poche, & l'autre en l'air battant la meſure.

A cette figure, Jean Jacques reconnût Rameau. A mon ſecours! s'écria-t'-il, mon bon Monſieur Rameau; à mon ſecours! L'orcheſtre me tüe, il a toujours fait mon ſuplice, à l'aide, au guet, au meurtre; faut-il avoir eu toute ma vie les oreilles écorchées par les filles de l'Opéra pour expirer aujourd'hui ſous les violons?

Rameau monta paiſiblement en fredonnant un air, & vint voir ſur quel ton étaient les choſes. Il trouva les archets briſés, une groſſe Dame en jupon ſale, toute éplorée, & le nez du doux ami tout ſanglant.

Rameau en maître ſouverain de l'Orcheſtre, fit rallentir la meſure: & après avoir écouté patiemment pour la première fois de ſa vie les violons de l'Opéra; ,, *ne vous fachez pas*, leur ,, dit-il, Meſſieurs, *c'eſt un pauvre fou, qui n'eſt* ,, *pas ſi méchant qu'on le croit*; ſa folie conſiſ- ,, te dans les inconſéquences, & dans une va- ,, nité, dont aucun barbier n'aprocha jamais. Il ,, a fait une mauvaiſe Comédie, & il a écrit ,, contre la Comédie, il a publié que le Théatre ,, de Paris corrompait les mœurs, & il vient de ,, donner au public un Roman d'Héloiſe, ou ,, d'Aloïſe, dont pluſieurs endroits feraient rou- ,, gir Mad^e^. que voilà, ſi elle ſavait lire. Il eſt ,, allé à Genève abjurer la religion catholique ,, pour vivre en France. Le pauvre homme a fait ,, lui même de la muſique Françaiſe, que j'ai eu ,, la bonté de corriger. Il a imprimé dans le ,, Dictionnaire Enciclopédique quelques aneries ,, ſur l'harmonie, qu'il m'a fallu encor relever;

,, &

„ & pour récompenſe il écrit contre moi. Il ne „ lui manque plus que d'être peintre, & d'écrire „ contre Van-loo & contre Droüais ; il faut par- „ donner à un pauvre homme qui a le cerveau „ bleſſé. Il s'eſt mis dans un tonneau, qu'il a „ crû être celui de Diogêne, & penſe de là être „ en droit de faire le cinique ; il crie de ſon ton- „ neau aux paſſants, „ *admirez mes haillons.* " La „ ſeule manière de le punir, eſt de ne regarder „ ni ſa perſonne, ni ſon tonneau ; il vaut mieux „ l'ignorer que de le battre. „

Ce diſcours ſenſé appaiſa l'Orcheſtre, mais il ne corrigea pas Jean Jacques.

J'ai l'honneur d'être, &c. &c.



